# « Le talent des femmes est enfin célébré »

**CINÉMA** César de la meilleure actrice en 2019 pour son rôle d'une femme aux prises avec son ex-mari violent dans *Jusqu'à la garde*, **Léa Drucker** est l'invitée d'honneur du 46e Festival international du film de femmes de Créteil.

« Norma Rae, jeune ouvrière qui se syndique dans le film de Martin Ritt de 1979, est l'un des plus grands personnages féminins que j'ai vus. »

PASCAL LE SEGRETAIN/GETTY IMAGES/AFP

Une carte blanche qui comprend une sélection de films de Jane Campion, Chantal Akerman, Chloé Zhao et Justine Triet, une rencontre avec le public et une soirée en son honneur… Léa Drucker illumine la 46e édition du Festival du film de femmes de Créteil (Val-de-Marne). En pleine deuxième vague #MeToo Cinéma, elle évoque la nécessité d'une diffusion d'un cinéma au féminin.

**Quel sens a pour vous l'existence d'une manifestation comme le Festival de films de femmes de Créteil ?**

Lors de sa création, il a contribué à la mise en lumière d'un cinéma injustement mis en marge. La direction de ce festival a voulu mettre en avant ce que les créatrices réalisaient dans le cinéma à des époques où elles avaient moins de moyens, où elles étaient moins valorisées. Donc ce festival a contribué à ce chemin où le talent des femmes est enfin célébré.

**ENTRETIEN**

**Pourquoi un festival de films de femmes est-il encore nécessaire ?**

C'est le moyen de maintenir cette conversation vive, le cinéma étant le reflet de ce qu'il se passe dans notre société. C'est pour ça que j'aime le cinéma. Il faut toujours se méfier des grandes avancées, après lesquelles des choses régressent. Cette lutte doit se poursuivre. Des femmes comme Jackie Buet, qui dirige ce festival, ont travaillé âprement pour faire exister ces réalisatrices. Leurs films n'étaient pas montrés dans les mêmes conditions que ceux des réalisateurs. Voir *Jeanne Dielman* (1975) complètement restauré a été un choc cinématographique très fort, une expérience physique qui m'a bouleversée. Chantal Akerman a réalisé ce film à 24 ans. Pourquoi ai-je mis tant de temps à le voir alors que je suis cinéphile ? Avec mon père, nous allions voir des films réalisés par des hommes, non parce qu'il était macho, mais parce que nous y avions davantage accès. En voyant ce film, j'ai été saisie par l'idée que cette réalisatrice a très probablement influencé de grands metteurs en scène. J'ai même pensé à Kubrick. Et pourtant, à chaque fois qu'on me demande de faire une sélection de films, ceux qui me viennent en tête sont majoritairement réalisés par des hommes. Ces questionnements restent insolubles mais m'intéressent. Je suis enchantée de voir cette année trois réalisatrices nommées aux Césars, Justine Triet aux Oscars, ou d'avoir une amie chef électro qui fait beaucoup de films. Rien n'est acquis, mais quelque chose avance, probablement grâce à des festivals comme celui-là.

**Quels films et actrices ont changé votre vision de la femme au cinéma ?**

*Norma Rae* (Martin Ritt, 1979) est un film incroyable. Dans mon enfance, j'ai vu des personnages très glamour chez Hitchcock, mais le personnage de Norma Rae, jeune ouvrière américaine qui se syndique, m'a retournée. J'ai commencé à regarder les films pour leur dimension

politique et sociale. C'est un des plus grands personnages féminins que j'ai vus. On quitte l'héroïne hollywoodienne pour une jeune héroïne politique. Elle m'a ouvert une case. L'actrice Delphine Seyrig a modelé mon idée du cinéma. Je l'ai d'abord vue dans *Peau d'âne* (Jacques Demy, 1970) comme une héroïne de conte. Elle était aussi un personnage iconique des films de Truffaut. Puis j'ai découvert ses films avec Carole Roussopoulos et son engagement féministe. Elle se faisait virer des productions à cause de ses combats. Des femmes étaient actrices et militantes. Je le suis très peu, mais j'admire, je lis. Je suis plus une suiveuse. Je ne sais pas si j'aurais eu le même courage.

**Qu'est-ce qu'être une femme de 50 ans dans le cinéma en 2024 ?**
C'est à la fois être à l'écoute de cette jeune génération qui se bat pour que le monde du cinéma change et maintenir sa curiosité. Elle reflète les interrogations de notre société. Tout ça infuse absolument partout. On se demande comment on a pu vivre avec ce système et y trouver sa place. Des jeunes actrices et des jeunes acteurs veulent renverser la table et changer la façon de créer. Je les trouvais trop radicaux, car j'ai été construite autrement. Mais il est important de travailler dans des conditions où les gens sont respectés. On peut faire de très belles choses sans être dans la domination et l'abus de pouvoir. Bien sûr, sur un tournage, nous sommes plusieurs sur un bateau très dur à mener. Remettre en question les abus de pouvoir, se mobiliser de façon collective est plutôt sain. Donc, être une femme de mon âge en 2024, c'est écouter, analyser et soutenir. Dernièrement, j'ai lu un ou deux scénarios où les femmes servaient de support à la problématique de personnages masculins. Peut-être qu'en 2005 je ne le percevais pas bien. Je n'étais pas dans la même dynamique. Mais les choses ont bougé.

> « On peut faire de très belles choses sans être dans la domination et l'abus de pouvoir. »
> LÉA DRUCKER, ACTRICE

**Vous êtes une actrice très présente à l'écran. Êtes-vous un contre-exemple ou une tête de pont ?**
Quelque chose s'est produit autour de *Jusqu'à la garde*, sorti juste après #MeToo. Au tournage, personne ne pouvait être sûr que les gens iraient le voir. Nous étions convaincus de ce que nous faisions et nous avions une grande confiance dans le réalisateur, Xavier Legrand. La violence conjugale était encore un sujet tabou. À la sortie, la résonance et l'impact ont été énormes, notamment pour mon personnage et moi. Après, j'ai beaucoup travaillé. J'avais déjà une bonne quarantaine d'années. Passé un certain âge, j'ai eu des rôles beaucoup plus intéressants au cinéma. Je me suis dirigée de façon intuitive et émotionnelle vers des personnages. Je n'étais pas visionnaire, mais ils ont résonné avec des mouvements de société qui n'ont pas toujours à voir avec le cinéma. Alors, suis-je un contre-exemple ou y a-t-il aussi de plus en plus de femmes dans les comités de lecture et de sélections de festival, de productrices ? Une parité s'est développée, même s'il y a encore beaucoup de travail.

**Que vous inspire cette deuxième vague #MeToo ?**
Je la trouve essentielle et nécessaire. Les témoignages de Judith Godrèche ou de Judith Chemla nous font prendre conscience que l'art n'est pas au-dessus de la loi. Il ne justifie pas des comportements déviants. Il est hyperimportant de se le rappeler pour remettre un cadre, protéger les enfants, les rapports professionnels sur un tournage. Nous sommes encore obligés d'expliquer que le corps d'une femme n'est pas à disposition de qui veut. Je suis sidérée. Le témoignage de Judith Godrèche, tellement précis et implacable, avec en plus une analyse et du recul, m'a bouleversée. Son expérience personnelle appelle à un réveil et à une mobilisation collective.

**ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MICHAËL MELINARD ET FLORIANE JACQUIN**

Le virtuose a collaboré avec les plus grands noms du jazz français. JEAN-CHRISTOPHE VERHAEGEN/AFP

# Sylvain Luc, guitariste majeur trop tôt parti

**DISPARITION** Le musicien est décédé brusquement, mercredi 13 mars, dans sa cinquante-neuvième année. Il a porté son art à des degrés de raffinement qui l'ont propulsé parmi les géants de la guitare jazz.

De battre son cœur s'est arrêté hier, soudainement, brutalement, injustement, a annoncé sa femme, la guitariste Marylise Florid. Sylvain Luc devait jouer ce jeudi 14 mars à la Cité de l'architecture, au Paris Music Festival. Il avait 58 ans seulement, et nous n'aurons désormais que notre mémoire et des enregistrements illustres pour nous souvenir quel musicien brillant il fut, l'un des guitaristes les plus doués de sa génération, improvisateur génial, novateur sans frontière, de surcroît précédé d'une réputation d'homme fraternel et bienveillant.

Né à Bayonne en 1965, Sylvain Luc ne portait pas ses origines basques en étendard. Elles étaient pourtant là, profondément inscrites, toujours réinventées. Dès ses 4 ans, il se retrouve avec une guitare entre les mains, puis, au conservatoire de Bayonne, tête de toutes les cordes, violoncelle, violon, mandoline. C'est finalement la guitare qu'il adopte pour écumer le Pays basque et animer les baloches en musicien déjà accompli.

Monté à Paris à la fin des années 1980, il se taille une place de choix comme musicien de jazz et pilier de studio. On le retrouve « sideman » de luxe pour musiciens à l'oreille avertie, Michel Jonasz, Jean Guidoni, Françoise Hardy, Georges Moustaki, Philippe Léotard, Romain Didier, William Sheller, Catherine Lara. Comment les citer tous ?

### « C'ÉTAIT L'INVENTION MUSICALE TOUT LE TEMPS »

C'est en 1993 que le musicien sort de l'ombre avec *Piaia*, album en guitare solo bercé par les influences du monde. En 1999, avec Biréli Lagrène – le Basque et le Manouche –, il enregistre un *Duet* de toute beauté, savoureuse fusion de tempéraments. La trentaine passée, Sylvain Luc inaugure les années 2000 en fanfare avec le trio Sud, formé avec André Ceccarelli et Jean-Marc Jafet. La critique est dithyrambique et le musicien multiplie les enregistrements avec Didier Lockwood, Michel Galiano, Michel Portal, Richard Bona. La liste, ici encore, est infinie.

Au célèbre club le Sunset, puis au Baiser salé, s'écrit la légende au cours de jam sessions où le guitariste montre l'étendue de son talent, puis dans les festivals qui quadrillent la France du jazz. C'est Michel Legrand qui lui tresse des lauriers en l'imposant comme unique guitariste à ses côtés. Ami de Bernard Lubat et animateur régulier du festival d'Uzeste, Sylvain Luc était aussi un visiteur régulier de la Fête de l'Humanité, et avait plus d'une fois enflammé le stand des Amis de l'Humanité. *« Sylvain, c'était l'invention musicale tout le temps, entre musiques populaires, jazz et musiques dites savantes »*, salue l'œuvrier d'Uzeste Fabrice Vieira. Le saxophoniste Franck Wolf, *« sous le choc »*, se souvient *« de moments d'amitié et de musique inoubliables. Il était toujours dans la bonté et le partage. C'est une très grande perte pour la musique »*. Le rédacteur en chef de *Jazz Magazine*, Fred Goaty, a twitté : *« C'est avec une tristesse infinie que j'apprends la disparition brutale du grand guitariste Sylvain Luc. La famille du jazz est en deuil. »* Et France Musique a bousculé sa programmation pour rendre un hommage mérité à cet acteur considérable de la longue histoire d'amour entre la France et les musiques improvisées.

**CLÉMENT GARCIA**